



Michelle Perrot

« *Toute la littérature dit l'intime.* »

Entretien avec Michelle PERROT

**Paul KOMPANIETZ et Jean-Marie ROULIN:** *L'histoire de l'intime est l'un des fils rouges de votre travail d'historienne. Pourriez-vous nous dire comment cet objet s'est peu à peu constitué et imposé dans vos travaux?*

**Michelle PERROT:** Je n'ai pas commencé par l'histoire de la vie privée. Mon horizon historique, c'était l'histoire économique et sociale : à la limite, une histoire qui mettait de côté la vie privée et qui se méfiait beaucoup de la littérature... Pour mes maîtres, la littérature était un peu ce qu'on pourrait appeler, dans le langage marxiste, une « superstructure ». Mais quand j'ai commencé à travailler sur le monde ouvrier, j'ai très vite ressenti un malaise entre ces catégories globales de l'histoire et les gens que je rencontrais. Par exemple, dans une grève, comme de nos jours le mouvement des gilets jaunes, il y avait une parole qui bouleversait ces structures. Dans ma thèse, j'ai consacré un chapitre assez long à ce que j'ai appelé « l'ouvrier consommateur<sup>1</sup> » : au fond, les ouvriers se battaient pour leur salaire. Qu'est-ce que ça voulait dire pour eux, le salaire? Qu'est-ce que c'était que leur vie? Au XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'organisation du budget, priorité absolue était donnée à la nourriture. Mais le vêtement, qui permettait la dignité, était aussi très important. Le privé, c'était cette malheureuse chambre que, dans des villes comme Paris, ils avaient difficilement. Mais qu'est-ce que cela représentait pour eux? C'est comme cela que j'ai pénétré dans leurs vies privées. C'est ainsi que la notion de vie privée, et davantage encore celle d'intimité, a émergé.

---

<sup>1</sup> Michelle Perrot, *Les Ouvriers en grève*, [1974], Paris, EHESS, 2001, 3 vol. : voir « L'ouvrier consommateur », vol. 2, p. 202-250.

**P. K. et J.-M. R. :** *Vous parlez de la méfiance de vos maîtres (comme Ernest Labrousse) envers la littérature. D'où pouvait venir ce moindre intérêt pour la vie privée ou pour l'intime ?*

**M. P. :** Ce n'était pas un objet d'histoire. L'histoire, c'était l'étude de l'économie, des classes, des conflits, des crises, autrement dit des catégories globales. C'était aussi l'époque du structuralisme : or le marxisme est une forme de structuralisme... La notion de privé n'est venue qu'à partir des années soixante-dix, avec les travaux de Philippe Ariès sur l'enfant et la vie de famille<sup>2</sup>. On a du mal aujourd'hui à se représenter pourquoi on a été aussi impressionnés par ce livre. Maintenant, l'enfant est un grand sujet d'histoire, presque éculé. C'était pourtant un livre très neuf. La psychanalyse était mal vue, très retardataire en France, comme l'a montré Élisabeth Roudinesco<sup>3</sup>. Les historiens marxistes mettaient à distance toutes ces choses-là. Pour moi, c'est la rencontre avec les ouvriers, dont la parole est souvent très émotive, qui a fait évoluer les choses : la grève, qui était un objet mesurable, est devenue un objet existentiel. Tout cela a coïncidé aussi avec 68. J'ai commencé ma thèse avant les événements de 68, mais j'ai terminé la rédaction de mon travail après 68. Or mai 1968, même si les étudiants étaient très politisés et très sensibles au collectif, c'est l'insurrection et l'affirmation du privé. Deux ans après, en 1970 : c'est aussi le féminisme, avec le mouvement de libération des femmes. On voit bien que toute la période est « bruissante » de privé. Et cet air du temps porte aussi une nouvelle historiographie. C'est ce qu'on a alors appelé la « nouvelle histoire », avec des figures comme celle de Georges Duby qui lui-même venait de l'économique et du social. Tout alors devenait un possible objet d'histoire : l'enfant, les femmes, les émotions (Alain Corbin), la prostitution, les larmes...

**P. K. et J.-M. R. :** *Parmi vos nombreux travaux, vous avez entre autres contribué à une formidable Histoire de la vie privée dirigée par Philippe Ariès et Georges Duby. Quelle distinction faites-vous entre l'intime et le privé ?*

**M. P. :** Oui, c'est une formidable entreprise que celle de Philippe Ariès et de Georges Duby. J'ai dirigé le tome IV (consacré au XIX<sup>e</sup> siècle) de l'*Histoire de la vie privée* ; Alain Corbin a traité des « Couloises », à savoir de l'intime :

<sup>2</sup> Philippe Ariès, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960.

<sup>3</sup> Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, I, 1885-1939, La bataille de cent ans*, Paris, Seuil, 1982 ; II, 1925-1985, Seuil, 1986 (les deux volumes ont été réédités chez Fayard, 1994).

« Le secret de l'individu », « La relation intime ou les plaisirs de l'échange<sup>4</sup> ». Je me souviens d'une rencontre extraordinaire à Berlin, où se trouvaient Habermas et Koselleck: c'était philosophiquement passionnant. Je dirais que le privé et le public ne relèvent pas des mêmes catégories politiques. Le XIX<sup>e</sup> siècle, depuis la Révolution française, s'organise autour de la distinction du public et du privé. Le public, c'est le plus important, c'est ce que l'État doit gérer, la citoyenneté. Le public, c'est la politique, et ce sont évidemment les hommes. Il faut bien Olympe de Gouges pour contester cela... Le privé, c'est la famille, c'est elle qui est la déléguée du public pour gérer les intérêts privés. Elle est très organisée, très codifiée. Avec le Code civil, il y a une pulvérisation de l'Ancien Régime dans le domaine du privé. L'Ancien Régime était en effet géré par des coutumes variables en fonction des provinces. La Révolution française est en quête d'unité. Elle redéfinit ce qu'est la famille. Par conséquent, on donne des frontières à la vie privée. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le dictionnaire Littré ne définit pas le privé, mais on y trouve le propos qui suit: « La vie privée doit être murée. Nul ne doit chercher à savoir ce qui se passe dans la maison d'un particulier. » La vie privée, c'est donc un territoire: elle est secrète, c'est un espace qui est clos. Ce qui est intéressant, c'est la spatialisation, l'idée que c'est une maison. C'est un espace qui a une véritable importance politique. L'État doit gérer des familles, des maisons. Le privé se définit donc par rapport au public, et cette répartition définit elle-même la répartition des rôles sexuels: le public pour les hommes, le privé pour les femmes, sous le contrôle des hommes – sauf pour les femmes célibataires<sup>5</sup>. Mais il faut dire que 90 % des femmes étaient mariées... Le mariage, la famille, la maison: voilà des instances politiques essentielles au XIX<sup>e</sup> siècle. À l'intérieur du privé, l'intime va se dessiner. Car la maison est habitée par des individus qui vivent. La Révolution française n'a cessé d'affirmer les droits des individus. Les individus se protègent eux-mêmes, définissent leur espace à l'intérieur de la maison, et c'est ainsi que l'intime se définit par rapport au privé. On le voit bien dans une maison bourgeoise. Le seuil est la frontière entre le public et le privé. Le salon, c'est l'espace public dans le privé. La salle à manger est un espace déjà plus

---

<sup>4</sup> Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. IV: *De La Révolution à la Grande Guerre*, Michelle Perrot (dir.), Paris, Seuil, 1987.

<sup>5</sup> Celles qu'on appelle « les filles majeures » ont les mêmes droits que les hommes. C'est le mariage qui est la clef de voûte de la sujétion des femmes, en même temps que celle de la famille.

intime, réservé à la famille et aux amis. Et puis il y a la chambre<sup>6</sup>, ce lieu par excellence de l'intime : l'intime conjugal, l'intime personnel... Chacun – les jeunes filles en particulier – est en quête d'un espace à soi. Le psychiatre Serge Tisseron différencie même l'intime de l'intimité : l'intime, c'est ce qui relève de soi-même, le personnel ; l'intimité, dit-il, c'est l'intime partagé.

**P. K. et J.-M. R. :** *L'étude de l'intime nécessite-t-elle des approches particulières, une méthodologie spécifique ? Appelle-t-elle une relation particulière au document, à l'archive ?*

**M. P. :** Oui, l'histoire de la vie privée, pour un historien, suppose d'aborder des sources privées. Car les archives publiques évoquent peu la vie privée, sauf quand le privé fait effraction dans le public. Les archives judiciaires, au XIX<sup>e</sup> par exemple, conduisent les gens à parler, même si la parole dans un cadre judiciaire n'est pas spontanée. Anne-Marie Sohn a fait un travail formidable pour le XIX<sup>e</sup> siècle : en utilisant intelligemment ces archives judiciaires, elle a pénétré dans la vie privée, par exemple à travers les procès d'adultère<sup>7</sup>. Car une femme adultère peut être traduite en justice par son mari. Autrement dit, il y a des catégories d'archives publiques (police et justice) qui nous permettent de pénétrer dans la vie intime. Mais ces archives sont limitées, et il faut dès lors se tourner vers les correspondances, les journaux intimes (même s'il est vrai qu'il y a aussi une part de mise en scène de soi). Ces sources-là permettent d'aborder d'autres rivages. On y parle du quotidien, des maladies, des amours, des difficultés matérielles, de la mélancolie... À tel point que, dans le cas de George Sand, il y a eu des censures de la part des enfants, surtout Solange. Georges Lubin a été voir les originaux pour publier les lettres originales. Je me suis moi-même rendue à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, qui possède un magnifique fonds George Sand : on y trouve des lettres de correspondants de Sand non publiées... Ces sources-là, quelles que soient les mises en scène, nous introduisent à la vie privée et à la vie intime. Philippe Lejeune a été dans ce domaine un grand découvreur et l'association qu'il a fondée, l'APA (Association pour l'autobiographie), a collecté plusieurs milliers d'écrits intimes contemporains, déposés à la bibliothèque d'Ambérieu-en-Bugey, devenue « la capitale de l'autobiographie ».

**P. K. et J.-M. R. :** *Vous vous êtes beaucoup intéressée à l'histoire des femmes et vos travaux ont eu en la matière un rôle fondateur. Dans quelle mesure une histoire*

<sup>6</sup> Michelle Perrot, *Histoire de chambres*, Paris, Seuil, 2009.

<sup>7</sup> Anne-Marie Sohn, *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, 2 vol.

*de l'intime recoupe-t-elle une histoire des genres ? En quoi l'intime éclaire-t-il les rapports entre les sexes ?*

**M. P. :** Oui, il y a une connexion évidente entre histoire de l'intime et histoire des genres, notamment parce que le XIX<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons dit, a lui-même fait la distinction : la vie publique pour les hommes, la vie privée pour les femmes... à condition qu'elles soient bien contrôlées, en particulier sur le plan financier ! Il y a donc une différenciation des rôles sexuels qui recoupe la distinction entre public et privé. L'intime sème un peu la confusion dans tout cela et complexifie les choses, car il n'est pas dévolu à tel ou telle. Lieu de tendresse, mais aussi de conflit, c'est un domaine où chacun construit son rapport à soi et à l'autre. L'importance du genre se voit bien à travers l'histoire des chambres. Car la chambre est l'espace à soi désiré par les femmes. Elles n'ont pas de bureau, qui est un espace masculin – sauf George Sand, mais c'est exceptionnel. Il y avait certes le boudoir, dont les femmes tendaient à faire un espace féminin. Les femmes ont théoriquement tout... dans la mesure où leur moi se confond avec celui de la famille.

**P. K. et J.-M. R. :** *Dans Histoire de chambres, vous rappelez que l'époque moderne est marquée par une irruption du politique dans le domestique. D'après vous, quel rôle a joué la Révolution dans cette irruption ? Par-delà la rupture, avez-vous observé des continuités sur le plan de l'intime, en particulier dans la relation entre l'individu et l'espace public ? Nous avons posé comme hypothèse de ce numéro de la revue Orages l'idée d'une « révolution » qui se serait opérée au cours de la période 1760-1830. Cette idée vous semble-t-elle recevable ?*

**M. P. :** Le privé comme notion s'esquisse avant la révolution, avec l'idée que le privé est le lieu du bonheur. La Révolution française se défie des intérêts privés, qu'elle considère comme pernicious : ils empêcheraient le bien commun. La vertu révolutionnaire, c'est au contraire la transparence. Le secret dissimule le vice, l'égoïsme, l'intérêt particulier. Il s'agit d'établir le bonheur public. Le contexte n'est donc en apparence pas très favorable à l'intimité et au privé. Mais, d'un autre côté, il y a l'affirmation des droits de l'individu et une protection de l'intimité par la Révolution : par exemple, interdiction de faire des perquisitions la nuit. La maison est un espace sacré. Il y a aussi le droit au divorce : la famille n'est pas intangible comme le dit l'Église. En voulant légiférer sur le privé, la Révolution en fait donc une catégorie et la définit. Extrême ambiguïté de la Révolution, de ce point de vue, qui d'un côté condamne et de l'autre définit. Les femmes n'ont pas le droit de vote, mais il y a eu un moment où ces citoyennes se sont affirmées. On entend aussi parler des enfants. « Sous la

Révolution, les frontières entre vie publique et vie privée ont été très fluctuantes », constate Lynn Hunt, qui remarque que, dans les mémoires sur la Révolution française, peu de place est faite au privé<sup>8</sup>.

Toute cette période a contribué à densifier l'intime, en libérant les énergies individuelles, en multipliant les aventures personnelles et l'écriture de soi. Progressivement, chaque individu affirme son individualité – notamment les plus dominés : les femmes, les adolescents, les servantes – mais aussi les relations avec d'autres individus.

**P. K. et J.-M. R. :** *On ne résiste pas au plaisir de vous interroger sur votre dernier livre consacré à George Sand. Dans quelle mesure cette question de l'intime a-t-elle à nouveau surgi dans ce travail ?*

**M. P. :** C'est un travail qui résulte d'une longue fréquentation de George Sand. Mais ce travail s'est concrétisé autour de ce lieu, la maison de Nohant, depuis quelques années seulement. C'était aussi un retour aux sources. Nohant, c'est un peu un laboratoire de l'intime. C'est une maison, avec ce sens du privé, comme nous l'avons évoqué : on y est protégé, comme le répète Sand à ses correspondants, même si son père avait fait détruire les murs du jardin, pour que les paysans puissent y circuler librement. Mais à l'intérieur de la maison, il y a l'intime. George Sand a supporté une chambre conjugale pendant quelques années, puis, après la naissance de sa fille Solange, elle revendique une chambre à soi. Ce n'est pas nécessairement un principe bourgeois, bien au contraire ; c'est même davantage un principe aristocratique retranscrit dans une maison plus étroite. Il y a aussi le cabinet de toilette, autre lieu de l'intime auquel tenait beaucoup George Sand. Pour elle, la propreté du corps était une chose capitale. Intimité personnelle, intimité du corps, liberté de travailler quand on veut (quand Delacroix vient, il faut qu'il puisse peindre). Sand multiplie chambres, cabinets attenants, ateliers, et la maison est toujours en travaux. De tous ces points de vue-là, Nohant est un laboratoire de l'intime et, en même temps, George Sand a un sens très aigu de la pudeur dans les mots. Car si l'on excepte quelques lettres brûlantes à Michel de Bourges, l'œuvre de Sand n'est pas une archive très féconde pour l'histoire des sexualités.

**P. K. et J.-M. R. :** *Dans vos travaux, par exemple dans Histoire de chambres, vous accordez une place de choix au genre romanesque. Comment appréhendez-*

---

<sup>8</sup> Lynn Hunt, « Révolution française et vie privée », dans *Histoire de la vie privée, op. cit.*, t. 4, p. 21-51.

*vous le roman et, plus largement, les textes de fiction dans votre approche historique et, plus particulièrement, d'historienne de l'intime ?*

**M. P. :** Le littéraire, dans ma jeunesse historique, était exclu, mal vu, perçu comme incertain et peu fiable. Il a été progressivement réintégré, très fortement à partir des années 1970, comme une source fondamentale. À partir du moment où l'on s'intéresse à la vie privée, les sources romanesques sont extraordinaires. Où trouver l'histoire des familles et de leurs tactiques si ce n'est chez Balzac ? Où trouver l'histoire des sentiments, de la jalousie, si ce n'est chez Proust ? Toute la littérature dit l'intime. Il faut par conséquent s'y plonger. L'idée qu'il y aurait des sources du réel et des sources de l'imaginaire est une idée qui a volé en éclats. Nous savons bien désormais qu'il y a du réel dans l'imaginaire et de l'imaginaire dans le réel. Rien n'échappe à l'histoire, tout est histoire.

**P. K. et J.-M. R. :** *Depuis une décennie, de nouveaux « dispositifs », au sens de Giorgio Agamben, comme le smartphone ou les réseaux sociaux, ont apporté de nouvelles manières de communiquer, de nouveaux supports aux récits de soi. À votre avis, ces nouvelles techniques modifient-elles la définition de l'intime, les relations entre le domestique et le politique ? Construisent-elles de nouvelles chambres, virtuelles ?*

**M. P. :** Question complexe, en effet. D'un côté, on pense aussi bien à Orwell qu'à Foucault (on a l'impression qu'on est à un moment où les réseaux de surveillance sont plus efficaces que jamais). De l'autre existe la possibilité de communiquer avec quelqu'un qu'on aime dans le privé, et ce beaucoup plus facilement qu'autrefois. On peut entendre la voix : ce n'est pas rien, une voix, c'est déjà une proximité avec quelqu'un. Il y a enfin une troisième dimension que Serge Tisseron appelle l'extime<sup>9</sup>, c'est-à-dire le fait qu'il y a une mise en scène de l'intimité par soi-même. Je pense aux premières émissions de télévision sur l'exposition de l'intime : on y invitait des couples (en conflit, en général) à venir se raconter. Les émissions de Menie Grégoire à la radio s'inscrivent aussi dans cette perspective. L'intime s'expose de lui-même. Facebook est à cet égard remarquable : c'est de l'intime exposé, mais aussi du partage collectif, à l'origine de mouvements de libération de la parole comme #MeToo ou les gilets jaunes. Quand le secret longtemps refoulé est partagé, comme le disait si bien Françoise Héritier, « la honte change de camp ».

---

<sup>9</sup> Serge Tisseron, *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay, 2001 ; réédition Hachette, 2003.